



Terre des affranchis

Liliana Lazar



Gaïa

Extrait de la publication

Terre des affranchis

Liliana Lazar

Le manuscrit dactylographié en roumain que Victor s'apprête à recopier est un livre interdit car, en cette année 1972, Ceaușescu est au pouvoir et les temps sont à la répression.

Pourquoi Victor écrit-il ? Pour oublier l'odeur de la mandragore qui émane parfois des corps sans vie de jeunes filles ? Pour combler le vide des jours de solitude et d'enfermement ? En attendant la nuit et ses promesses d'évasion vers la forêt, immense et mystérieuse, toute proche ? Peut-être pour trouver la paix, qui tarde à venir.

Liliana Lazar a été récompensée par les prix littéraires suivants :

Prix des cinq continents de la Francophonie

www.francophonie.org

Prix Première de la RTBF

Et également : Prix Lucioles des libraires • Prix Soroptimist de la romancière francophone • Prix des lecteurs de l'Armitière • Prix du 1^{er} roman de Sablet et du 1^{er} roman de l'université d'Artois • Prix Algue d'Or • Prix des lecteurs de la ville de Corbas • Prix Bourboulenc • Prix Peindre en Provence

Liliana Lazar est née en 1972 en Moldavie roumaine. Elle a passé l'essentiel de son enfance dans la grande forêt qui borde le village de Slobozia, où son père était garde forestier. Elle arrive en France en 1996. Elle vit à Gap, aux pieds des Alpes.

Liliana Lazar écrit en français. Voici son premier roman.

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre National du Livre, Paris.

Terre des affranchis

Liliana Lazar

Terre des affranchis

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :

© gettyimages / fotoroberto

Extrait de *Délivrance* de James Dickey,
traduit par Pierre Clinquart
(Flammarion, 1971)

© Gaïa Éditions, 2009
ISBN 13 : 978-2-84720-250-2

Slobozia (*nom de lieu*),
du verbe *libérer, délivrer, affranchir*.

à ma fille Paula

Prologue

Le roi ordonna que l'on jette Daniel dans la fosse aux lions. Le roi dit à Daniel : « Puisse ton Dieu (...) te sauver ! » Daniel resta six jours dans la fosse. Il y avait sept lions auxquels on donnait tous les jours deux cadavres humains (...) mais on ne leur donna rien afin qu'ils dévorent Daniel. Puis le roi appela Daniel d'une voix affligée : « (...) ton Dieu a-t-il pu te délivrer des lions ? » Daniel répondit au roi : « (...) Mon Dieu a envoyé son ange fermer la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, car j'ai été trouvé innocent devant Lui. »

Daniel

6, 17-18 et 21-23

14, 31-32

Une bonne demi-heure de marche dans les bois est nécessaire pour arriver jusqu'au lac. Il faut d'abord longer les collines qui surplombent Slobozia, et s'enfoncer plus profondément dans les taillis de hêtres et de chênes. À son approche, le sentier se fait sinueux, la chênaie devient plus dense. Puis quand le marcheur, convaincu de s'être égaré, songe à rebrousser chemin, soudain, au détour d'un bosquet, il l'aperçoit enfin : le lac. Un ruisseau qui serpente à travers les collines vient s'y jeter. Gonflé à la fin de l'hiver par la fonte des neiges, il n'est à la belle saison qu'un mince filet d'eau. Pourtant, jamais le niveau du lac ne semble baisser, si bien qu'il est impossible d'en apercevoir le fond. Tel un reflet des ténèbres, *La Fosse aux Lions* se déploie au milieu de la grande forêt moldave. À lui seul, ce nom sonne déjà comme un mystère. Les légendes les plus folles courent

sur ce lac. Mais *La Fosse aux Lions* n'est qu'une appellation récente. Les plus anciens savent que, longtemps, ce lieu s'est appelé *La Fosse aux Turcs*. Dans ces confins des Carpates, pendant des décennies, plusieurs générations de Roumains ont repoussé l'envahisseur turc. L'histoire raconte qu'au XVI^e siècle le prince Étienne le Grand, voïvode de Moldavie, a livré non loin de là une terrible bataille. Battus en retraite, les Turcs avaient tenté un ultime repli dans cette épaisse forêt en bordure du lac. Acculés jusqu'à la rive, ils furent tous poussés à l'eau et noyés par les soldats d'Étienne. Depuis, l'endroit est comme maudit. D'ailleurs, rares sont les habitants de Slobozia à oser s'en approcher. Une vieille coutume veut que l'on donne des noms bibliques aux lieux. Aussi, le lac avait été rebaptisé *La Fosse aux Lions*, en référence à l'effroyable épreuve que le prophète Daniel avait affrontée dans l'Ancien Testament. En rebaptisant le lac, les habitants permirent à *La Fosse aux Lions* d'effacer le souvenir terrible de *La Fosse aux Turcs*. Mais à voix basse, les vieilles femmes vous le confieront :

« La nuit, les ossements des soldats turcs, qui depuis des siècles gisent au fond du lac, remontent lentement à la surface. »

Certaines affirment même que, par temps clair, elles ont vu leurs âmes tourmentées planer au-dessus de l'eau. On les appelle les *moroi*, les « morts vivants ». Ces revenants sont des esprits mauvais qui viennent de l'autre monde, celui des morts. Les *moroi* errent dans les lieux abandonnés de Dieu, comme l'est sûrement *La Fosse aux Lions*. L'homme qui par malheur rencontre ces jeteurs de sorts reçoit le mauvais œil. Touché d'une profonde torpeur, il s'affaiblit de tout son être et voit ses forces diminuer, parfois jusqu'à la paralysie. Des comportements étranges animent le possédé, qui n'est plus vraiment maître de lui-même. Alors que certains restent cloués au lit, d'autres, touchés de lycanthropie, déambulent dans les forêts en hurlant tels des loups. Chacun a sa propre représentation des *moroi*. Si pour

beaucoup ils ont forme humaine, pour d'autres ils sont semblables aux feux follets que l'on voit l'été aux abords des étangs.

Et des *moroi*, il y en avait forcément près de *La Fosse aux Lions*. Tous les villageois le croyaient. C'est pour cela qu'aucune habitation ne bordait le lac. Les chasseurs le savaient eux aussi. Quand le gibier s'approchait trop près, la traque était abandonnée. Personne n'aurait osé poursuivre un animal jusqu'aux rives de cet endroit maudit. Pourtant, les eaux calmes de l'étendue sombre regorgeaient de poissons, que personne ne venait pêcher. Il n'y avait qu'un vieux fou à Slobozia pour s'y risquer. Il s'appelait Vasile et rentrait toujours du lac avec un panier débordant de belles carpes et parfois même de gros brochets. Hiver comme été, il ne revenait jamais bredouille. Pourtant, personne ne mangeait de son poisson. « Des animaux maudits. Nourris avec les os des soldats turcs », disait-on au village. Le vieux Vasile pouvait bien se vanter de pêcher plus que quiconque, chacun savait qu'un jour Dieu finirait par le punir pour son arrogance. Même le prêtre le disait. Et en effet, Vasile fut puni.

Seuls les adolescents montaient au lac, la nuit de préférence, pour y éprouver des sensations fortes. Les villageois imaginaient que les jeunes couples s'isolaient là-bas, à l'abri des regards désapprobateurs, afin de ne pas être dérangés dans leurs ébats interdits. Mais en réalité, s'ils venaient jusqu'ici, c'était pour tout autre chose. Tous ceux qui avaient tenté l'expérience l'avouaient : *La Fosse aux Lions* était un endroit magique qui communiquait des ondes à ceux qui s'en approchaient. Beaucoup de jeunes gens étaient convaincus que la proximité du lac décuplait le plaisir sexuel. Les plus téméraires plongeaient même dans *La Fosse*. Et, s'ils reconnaissaient n'y avoir vu ni Turcs ni lions, les habitués étaient d'accord pour dire que l'émotion

ressentie était unique. Pour la jeunesse désœuvrée de Slobozia, *La Fosse aux Lions* représentait une forme de rite initiatique.

C'est aussi ce que pensaient Vlad Bran et Ioana Bogatu, ce soir d'août 1989 quand ils se rendirent au lac. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'ils venaient faire l'amour au bord de *La Fosse*, mais cette fois-ci quelque chose les gênait. Étaient-ce les cris stridents de la hulotte dans les bois ? Peut-être le souffle lourd des cochons sauvages dans les buissons ? Ou simplement l'impression de fraîcheur que donnait la brise d'été au-dessus de l'eau ? Leurs corps nus, parcourus de frissons, étaient gagnés par l'angoisse.

– Ioana... murmura Vlad Bran, viens t'allonger près de moi...

– Nous n'aurions pas dû venir ici, répondit la fille en reboutonnant son chemisier.

– Au contraire, je trouve ça très excitant, ajouta le jeune homme qui cherchait à se rassurer.

– Rentrons maintenant, il est tard.

– Mais non ! Allons nous baigner !

– Tu es fou ! Hors de question que j'entre dans cette eau.

– Tu as la frousse ! s'amusa Vlad. Tu crois à ces histoires de bonnes femmes ?!

En quelques gestes, Ioana réajusta sa jupe et, esquissant un signe de départ, lui dit :

– Tu peux rester. Moi, je m'en vais !

Vlad éclata de rire :

– Tu comptes vraiment traverser cette forêt toute seule, en pleine nuit ?!

Quel culot de penser qu'il pouvait la retenir ainsi ! Elle n'allait tout de même pas accepter ce bain de minuit simplement parce qu'elle avait peur de repartir sans lui. Ioana ramassa ses affaires et s'éloigna de la rive. Elle pénétra dans les bois et commença à suivre le sentier qui mène à Slobozia. Malgré la clarté de la nuit, elle avait bien du mal à distinguer les formes qui s'animaient autour d'elle. Elle

se retourna et entraperçut les reflets argentés du lac, mais ne vit plus Vlad.

Le garçon avait de l'eau jusqu'à la taille. Il regarda la surface vitreuse et, sans hésiter, plongea dans l'eau tête la première. Il nagea quelques brasses et appela de nouveau Ioana.

– Ne sois pas idiot. Reviens !

La jeune fille écouta la voix de son ami et s'arrêta un instant dans sa course. Il avait raison. C'était une folie de partir seule à travers les bois. Mieux valait mettre de côté son orgueil et rebrousser chemin. Elle fit demi-tour et remonta vers *La Fosse aux Lions*. Vlad s'égosillait dans le noir. Elle sourit en se disant qu'au fond il n'était peut-être pas plus rassuré qu'elle à l'idée de se retrouver seul dans ce lieu isolé. Elle gravit le sentier escarpé au milieu des feuillus. Les branches qu'elle repoussait sur son passage revenaient par moments lui fouetter le visage. La voix de Vlad se faisait de plus en plus sonore. Était-ce dû au fait qu'elle se rapprochait de lui, ou à l'impression soudaine qu'il criait plus fort ? Ioana pressa le pas. Maintenant elle comprenait distinctement ses paroles. Elle prêta l'oreille et l'effroi la saisit. Un hurlement s'éleva dans la nuit.

– *Moooooroüüü*, laisse-moi ! *Doamne*, Seigneur, à l'aide !

Ioana se mit à courir dans sa direction et surprit son compagnon aux prises avec un homme. Vlad gesticulait dans tous les sens pour que son assaillant lâche prise, mais rien ne semblait pouvoir le repousser. Les deux lutteurs étaient plongés dans le lac, et l'étrange silhouette tentait d'entraîner le garçon au fond de l'eau. Dans un regain d'énergie, Vlad projeta son agresseur en arrière et sortit de *La Fosse* à la hâte. Le corps de l'homme fit quelques tourbillons dans les remous, puis remonta presque aussitôt à la surface. Immobiles sur la berge, les deux jeunes gens restaient pétrifiés face au cadavre qui flottait devant eux.

– *Doamne* ! Mais qu'est-ce que c'est ? interrogea Ioana, affolée.

Vlad tremblait de tout son corps.

– C’est... c’est un *moroi*. Enfin, je crois...

– C’est donc vrai, des fantômes hantent *La Fosse aux Lions*.

– Nous devons en avoir le cœur net, dit-il. Je dois aller le chercher.

– Ne fais pas ça ! Il n’est peut-être pas mort.

– Il ne bouge plus.

Vlad s’arma d’un rondin de bois et entra dans l’eau. Il avança jusqu’au corps et cria :

– Si tu es vivant, fais un geste !

Aucune réponse. Pas de mouvements. Le garçon s’approcha encore, le gourdin au-dessus de la tête, prêt à cogner. Il saisit l’homme par la tunique et, d’un geste décidé, le retourna.

– C’est Vasile, le fou !

Vasile gisait face à eux, le visage boursoufflé, à peine reconnaissable, comme gonflé par un séjour prolongé dans l’eau.

– Il s’est noyé, n’est-ce pas ? questionna Ioana.

– Je ne sais pas. Regarde-le. Il est resté plusieurs jours dans l’eau.

– Mais... s’il était déjà mort quand nous sommes arrivés, alors il n’a pas pu t’attaquer.

– Pourtant, j’ai bien senti qu’on s’agrippait à moi. J’ai d’abord pensé à une branche à la dérive. Quelque chose m’a attrapé le bras pour m’entraîner au fond. Je ne comprends pas ce qui s’est passé. Mais toi, tu me crois, n’est-ce pas ?

– Bien sûr qu’il était déjà mort quand nous sommes arrivés. Personne n’a essayé de te noyer. Le cadavre flottait dans l’obscurité, tu l’as frôlé et tu as paniqué. Voilà tout.

– Pourtant ce n’est pas comme cela que ça s’est passé... marmonna le garçon en entrant dans l’eau.

– Prévenons la police, proposa Ioana.

Vlad ne l’écoutait plus. Il était en train de ramener le cadavre jusqu’à la rive.

- Nous donnerons l’alerte demain matin, dit-il.
- Pourquoi attendre ?
- Veux-tu que tout le village sache ce que nous faisons au bord du lac ? Nous ne sommes pas mariés. Ton père me tuera s’il l’apprend !

La jeune fille hocha la tête et le couple quitta les lieux sans plus attendre. Vlad ne donna l’alerte que le lendemain. Il se garda bien d’expliquer dans quelles conditions il avait découvert le corps du vieux Vasile. Il ne parla pas de Ioana, ni du bain de minuit, mais inventa une partie de chasse qui, de bon matin, l’aurait amené près de *La Fosse aux Lions*. Même si beaucoup décelèrent la part de mensonge dans son histoire, personne ne chercha la vérité dans une affaire aussi effroyable. La police conclut à la mort accidentelle et désigna quelques villageois pour ramener le corps que l’on enterra discrètement au fond du cimetière. Le dimanche suivant, à l’église, le prêtre ne manqua pas de rappeler dans son sermon que la transgression conduit au péché et que le péché mène tout droit à la mort. La démonstration en était faite et Ioana comprit que la sentence s’adressait autant à elle qu’à la mémoire de Vasile. Tous avaient transgressé une règle fondamentale à Slobozia : on ne s’approche pas de *La Fosse aux Lions*. Les escapades nocturnes près du lac cessèrent à partir de ce jour.

Première partie

*Pour survivre, il faut... oui, il faut y être obligé.
Cette vie-là, il faut que ce soit la dernière chance,
la dernière des dernières.*

James Dickey,
Délivrance

Chapitre 1

Le joyau de Slobozia était sans conteste le monastère byzantin qui trônait au fond de la vallée. Dès l'entrée du village, on pouvait distinguer au loin l'immense tour, dont la silhouette élancée dominait le reste de l'édifice. Tel un donjon médiéval, il s'élevait en beffroi, orné à son sommet d'un large clocher. De jour comme de nuit, l'immuable carillon de ses cloches sonnait les heures de son timbre métallique. C'était là le seul bruit qui s'échappait du bâtiment, rappelant à chaque instant qu'il surveillait de son regard inquisiteur les faits et gestes de chacun. Pour pénétrer dans l'enceinte, il convenait de longer les murailles jusqu'à un grand porche ouvert en arcade. Un épais portail de bois en fermait l'entrée. Tout le long des murs fortifiés, un enchevêtrement de balcons en encorbellement permettait aux moines de faire le tour du cloître sans être vus de l'extérieur. Tel un curieux golem, sa forme allongée impressionnait les rares visiteurs qui se risquaient jusqu'à ses remparts. Le monastère du Saint-Esprit veillait sur Slobozia depuis près de cinq siècles. Il avait repoussé toutes les attaques subies par cette pauvre Moldavie à l'histoire mouvementée. Le sanctuaire avait vaillamment résisté aux assauts des Turcs musulmans, fièrement tenu bon face aux catholiques polonais, et longtemps supporté les outrages des communistes athées. L'église abbatiale, d'un blanc opalin, rayonnait au milieu des bâtiments conventuels. Avec sa toiture en forme de coque de bateau renversée, elle donnait l'impression étrange de flotter au-dessus du sol. Les ombres furtives des religieux apparaissaient et disparaissaient presque aussitôt derrière la chapelle. Emmitoufflés dans leurs larges soutanes noires, la tête recouverte d'un long voile qui leur masquait en partie le visage, les moines faisaient penser à ces fantômes silencieux qui aiment déambuler entre les vieilles pierres. Nul ne connaissait leur nombre exact. D'ailleurs toutes

sortes de rumeurs couraient sur la communauté. On racontait qu'il n'était pas rare qu'un jeune homme disparaisse subrepticement après avoir engrossé une fille du village. S'il se refusait à épouser la jeune femme, il était alors contraint d'entrer au monastère et d'y recevoir l'habit angélique. Aussi, nombreux étaient les paysans à n'approcher le sanctuaire qu'avec crainte. Certains étaient même prêts à faire de grands détours pour éviter d'en longer les murailles. L'expérience de la sainteté effraie parfois plus qu'elle n'attire.

Au milieu de la bourgade coulait une rivière nommée la Source sainte. Presque toutes les maisons étaient implantées le long de son cours. À Slobozia, la distinction nord-sud n'avait pas de sens. Chacun situait son habitation par rapport à la Source sainte : ceux qui en étaient proches, dans les vallons creusés par les ruisseaux affluents, habitaient la vallée. Les autres, situés plus en hauteur, habitaient la colline. Plus que toute autre réalité, c'est cette distinction vallée-colline qui structurait l'imaginaire villageois. Il y avait ceux de la vallée et ceux de la colline.

Tudor et Ana Luca étaient de la colline. Tudor Luca avait passé sa vie dans une mine des plaines noires du Jiu, au sud de la Roumanie, où un violent coup de grisou lui avait arraché une jambe en 1955. Il s'était alors retiré à Slobozia avec sa famille. Depuis dix ans, il vivait dans cette maison cachée par la forêt, de sa misérable pension d'infirmes. Les Luca se mêlaient peu au reste du village. Au fond, ils furent toujours considérés comme des étrangers. Chacun savait que le vieux mineur faisait régner une véritable terreur sur sa famille. Son souffre-douleur était son fils, Victor. La moindre occasion était prétexte pour le battre. Souvent, sa femme Ana tentait de s'interposer, prenant les coups pour elle. Seule la petite Eugenia semblait échapper à la colère de cet homme violent. Pour tuer le temps,

Tudor Luca descendait se saouler au village, dans l'unique bar de Slobozia. Il faut dire qu'il n'avait jamais accepté son handicap et refusait de s'admettre diminué. Après quelques verres, des disputes éclataient au comptoir, et même souvent, des bagarres. Car Tudor Luca avait gardé de ses années au fond des puits de charbon une force exceptionnelle. Malgré sa jambe de bois, ce grand gaillard pouvait soulever un homme d'une seule main et le projeter au sol, jusqu'à lui briser les reins. À la fois craint et détesté de tous, il avait fini par devenir la bête noire des villageois. La police l'avait arrêté après plusieurs altercations, mais il avait toujours été relâché. Les anciens mineurs jouissaient d'un grand prestige dans la Roumanie communiste. Pour un régime qui exaltait le prolétariat, ils étaient une sorte d'élite ouvrière et personne n'osait s'en prendre à eux. Alors que tout le monde savait qu'il battait sa famille, chacun gardait le silence. Une seule fois, Tudor Luca fut sérieusement inquiété. Ce fut quand l'institutrice découvrit les bras du petit Victor couverts d'ecchymoses. Elle dénonça le père à la police et Luca fut emprisonné trois jours. Mais à sa sortie, tout recommença comme avant. Même les paroissiens de Saint-Nicolas, qui pourtant se sentaient gênés de voir la pauvre Ana chanceler le dimanche à la messe, ne réagirent pas. Parfois la femme arrivait en boitant, ne parvenant pas à se maintenir debout durant l'office. Personne ne lui posa jamais de question et personne ne lui vint jamais en aide.

À Slobozia, l'année 1965 fut marquée par deux événements dramatiques. Le premier fut la mort du président Gheorghiu-Dej qui succomba à un cancer. Malgré la répression féroce qu'il avait fait subir à la Roumanie, Gheorghiu-Dej fut regretté par tout son peuple. Pour beaucoup de Roumains, il symbolisait l'indépendance du pays vis-à-vis de l'encombrant grand frère soviétique. Cette même année, un inconnu du grand public, le camarade Nicolae Ceaușescu, lui succéda.

Le second événement fut la mort de Tudor Luca. Un matin, des chasseurs qui s'étaient égarés jusqu'à *La Fosse aux Lions* découvrirent son corps flottant dans les eaux du lac. Était-ce un accident ou bien un suicide ? Nul ne le savait. Tudor Luca était certainement ivre quand il était tombé à l'eau. À en croire les traces qu'il portait sur le visage, sa tête avait probablement heurté un rocher avant que l'homme ne se noie. Ses mains laissaient apparaître de larges plaies qui faisaient penser à une lente agonie. Il avait sûrement essayé de se rattraper à un tronc immergé dans l'eau. En vain, car il n'avait pas réussi à se hisser à la surface et personne ne lui était venu en aide, puisque personne ne s'approchait du lac. En tout cas, tout le monde pensa que Dieu avait enfin accompli son travail. Un sentiment de grand soulagement envahit le village, même si, en silence, les femmes continuèrent longtemps à se signer à la seule évocation du nom de Tudor Luca. À compter de ce jour, Ana Luca porta le deuil de son mari. On ne la vit plus que vêtue de noir de la tête aux pieds.